

SILVIA PÉREZ-VITORIA

MANIFESTE

POUR

UN XXI^E SIÈCLE

PAYSAN



ACTES SUD
questions de société

PRÉSENTATION

Depuis une vingtaine d'années, les paysans du monde ne se laissent plus faire. Ils s'élèvent contre la volonté affichée par de nombreux chercheurs et politiciens de les faire disparaître pour les remplacer par des "techniciens du vivant".

Ce livre est un cri de colère contre la destruction d'un mode de vie et contre les débats et les politiques actuels sur les questions agricoles qui apparaissent de plus en plus comme des leurres. Mais il fait aussi des propositions pour cheminer vers d'autres possibles. Des ruptures avec le système dominant sont nécessaires. Ce n'est qu'en redonnant toute leur place aux paysans dans nos sociétés que l'on pourra sortir de l'impasse à laquelle conduisent l'agriculture et l'alimentation industrielles et, plus généralement, un développement économique qui fait chaque jour la preuve de son échec.

SILVIA PÉREZ-VITORIA

Économiste et sociologue, Silvia Pérez-Vitoria a réalisé des films documentaires sur les questions agricoles et paysannes aux États-Unis, en Espagne, en France, en Roumanie, en Italie, au Mexique, au Nicaragua... Elle est l'auteur de Les paysans sont de retour (Actes Sud, 2005), traduit en italien, en espagnol et en allemand, qui a reçu en Italie le prix Farmer's Friend 2008 et le prix Nonino 2009, ainsi que de La Riposte des paysans (Actes Sud, 2010). Elle a coédité Petit précis d'agroécologie (La ligne d'horizon, 2008) et a collaboré à l'ouvrage La Bio, entre business et projet de société (Agone, 2012).

DU MÊME AUTEUR

DÉFAIRE LE DÉVELOPPEMENT, REFAIRE LE MONDE (dir.), Parangon, 2003.

LES PAYSANS SONT DE RETOUR, Actes Sud, 2005.

PETIT PRÉCIS D'AGROÉCOLOGIE : NOURRITURE, AUTONOMIE, PAYSANNE-RIE, (dir. avec Eduardo Sevilla Guzmán), La ligne d'horizon, 2008.

LA RIPOSTE DES PAYSANS, Actes Sud, 2010.

AU-DELÀ DE LA BIO, L'AGROÉCOLOGIE, UN OUTIL DE TRANSFORMATION SOCIALE, in *La Bio, entre business et projet de société* (sous la direction de Philippe Baqué), Agone, 2012.

FRANÇOIS PARTANT. DÉFAIRE LE DÉVELOPPEMENT, in *Radicalité. 20 penseurs vraiment critiques* (coordonné par Cédric Biagini, Guillaume Carnino et Patrick Marcolini), L'Échappée, 2013.

“Questions de société”

© ACTES SUD, 2015
ISBN 978-2-330-05858-6

Silvia Pérez-Vitoria

MANIFESTE POUR UN
XXI^e SIÈCLE PAYSAN

essai

ACTES SUD

aux paysannes et aux paysans de demain

INTRODUCTION

Les crises successives qui secouent le monde, depuis le début du xxi^{e} siècle, devraient nous amener à reconsidérer les fondamentaux de nos sociétés. Il devient évident que c'est l'impuissance qui domine face aux catastrophes en cours ou à venir. Des destructions, le plus souvent irréversibles, affectent les milieux naturels : sols, biodiversité, énergies fossiles, eau, air. Les contaminations sont de plus en plus graves et de plus en plus dangereuses. Des zones entières sont devenues durablement radioactives, les mers sont contaminées par les déchets des activités humaines ; l'air, l'eau potable, les sols sont pollués. Les perturbations climatiques se font de plus en plus sentir. Rien ne semble arrêter un effondrement qui semble inéluctable. Les "ressources" se raréfiant, les guerres se multiplient partout dans le monde. Des sociétés entières se délitent. Experts scientifiques en tous genres, hommes politiques, philosophes et autres spécialistes en sciences humaines s'échinent à proposer des solutions qui ne

font le plus souvent qu'accompagner la chute. Le système résiste tant ses rouages sont structurés, imbriqués, solidement ancrés dans les corps et les esprits des hommes et des femmes de la planète. C'est contre cette impuissance que ce *Manifeste* voudrait agir.

Ce livre s'inscrit dans la suite de mes deux précédents ouvrages *Les paysans sont de retour* (Actes Sud, 2005) et *La Riposte des paysans* (Actes Sud, 2010). Le premier rappelait les conditions dans lesquelles a été programmée la disparition de la paysannerie et les moyens utilisés par cette dernière pour survivre. Le deuxième présentait les luttes paysannes et les rapports de force en présence. Ce troisième volet de mes réflexions voudrait faire entendre l'urgence de choix de sociétés qui passent par la nécessité de redonner toute leur place aux paysans.

Les questions liées à l'agriculture ont acquis, depuis une vingtaine d'années, une nouvelle actualité. Elles alimentent débats, prises de position, politiques publiques, accords internationaux, stratégies des multinationales. Elles inspirent des pratiques nouvelles de la part de nombreuses populations dans le monde. Mais elles sont aussi l'objet d'importantes manipulations idéologiques tant la planète est devenue un champ de bataille d'intérêts économiques et politiques contradictoires.

L'observation de cette guerre de position, le plus souvent invisible, qui se joue autour de la nature, de

la nourriture et des pratiques culturelles devrait susciter inquiétudes et même terreur. Elle se solde par des destructions, peut-être irréversibles, des morts par millions, d'innombrables blessés au sens propre comme au sens figuré. Jusqu'à quand?

Pour se maintenir, le système dominant brouille les cartes, lance des leurres, favorise certaines initiatives pour mieux les pervertir. Bien entendu, tout n'est pas manipulation, il y a aussi des collaborations, des soumissions, des fascinations, des cynismes aussi.

L'urgence est là. Comment infléchir le cours des choses, comment susciter un sursaut, comment faire sentir qu'il nous faut nous ressaisir afin de réagir au mieux? Ces interrogations, beaucoup se les posent et les expérimentations pour trouver des solutions sont nombreuses.

Ce livre n'a pas la prétention d'apporter des réponses à toutes ces questions. Il entend seulement donner quelques clés de compréhension et un angle de vue susceptible d'offrir des solutions. Pour ce faire deux lignes de force ont été privilégiées : la critique du développement et la place centrale qui devrait être donnée aux paysanneries dans nos sociétés.

Le développement, que certains assimilent au capitalisme, est l'implicite de nos organisations sociales. Il est intimement corrélé avec le progrès technique. Il est une manière de voir le monde qui tend à envahir l'imaginaire au point d'éliminer toute autre approche. On l'a dit mort mais il est toujours à l'œuvre et c'est

pourquoi il convient de souligner ses dégâts, à l'heure où se dessine un "néodéveloppement". Pourquoi le développement et pas le capitalisme? La critique du capitalisme, des origines à nos jours, a largement été faite. Les tentatives de "sorties" du capitalisme, passées ou présentes, se sont soldées par des échecs. Toutes les expériences dites de "socialisme réel" n'ont jamais remis en cause la logique du développement, ni la notion de progrès, ni les rôles moteurs que doivent jouer la science et la technologie, ni la suprématie de l'économie pour regarder et penser le monde. On peut nationaliser les moyens de production, renforcer le rôle de l'État pour réguler la toute-puissance des multinationales ou tenter de réduire les inégalités, on peut essayer d'avoir moins d'impact sur les milieux naturels, faire des monnaies alternatives, rendre même la science "plus citoyenne", mais si on ne va pas au cœur de la logique qui dirige le monde, on ne pourra faire que des aménagements plus ou moins réussis sans, pour autant, construire de nouveaux fondements sociaux. Je m'inscris ainsi dans un courant de pensée qui n'a eu de cesse, depuis la Seconde Guerre mondiale, de dénoncer une société industrielle qui dénature les paysages, écrase les individus, met sous dépendance et contrôle les personnes, les transformant en purs sujets économiques : producteurs, et/ou consommateurs. Il n'est que d'écouter et de voir agir les dirigeants d'Amérique latine qualifiés de "progressistes", et qui se revendiquent du socialisme. Evo Morales a déclaré,

le 1^{er} janvier 2014, à Cochabamba, devant des militaires : “Nous ne sommes pas loin, dans peu de temps, d’avoir l’énergie atomique à des fins pacifiques, parce que nous avons suffisamment de matière première et parce que nous en avons le droit.” Il regrette d’ailleurs que certains critiquent cette initiative et “croient que l’énergie nucléaire c’est seulement pour les pays industrialisés”. Comment ne pas constater les ravages de l’idéologie du développement de la part du dirigeant d’un pays, la Bolivie, dont 62 % de la population est indigène et où l’on parle trente langues différentes? L’énergie nucléaire, pour quoi faire? voudrait-on lui demander, à lui qui aime dire que, dans son pays, ce sont les mouvements sociaux qui gouvernent. On aurait pu prendre des exemples similaires en Afrique ou en Asie, des continents où les paysans et les paysannes représentent des parties importantes de la population. Pour les dirigeants, les élites urbaines, la majorité des intellectuels, les yeux rivés sur leur écran d’ordinateur, ne vivant qu’au rythme des investissements et des découvertes technologiques de la planète, les paysans et les paysannes sont invisibles.

Cette critique du développement est liée à la disparition programmée des paysans, disparition qui ne s’est pas réalisée mais à laquelle États, organisations internationales et multinationales travaillent toujours. Ce livre, comme mes précédents ouvrages, entend redire qu’au-delà des questions environnementales et alimentaires, aucune transformation sociale ne

pourra se faire si elle ne se fonde pas sur des agricultures paysannes. La prise en compte de la question du développement fonde cette proposition dans un cadre plus large. Pourquoi les paysans et pas d'autres classes sociales? Parce que les paysans sont les premiers à avoir subi les assauts du développement et que leur survie – John Berger parle de “survivants”¹ – ouvre peut-être la porte à d'autres possibles pour nos sociétés. Toutes les révolutions ont d'ailleurs achoppé sur cette question. La remise en cause de la société industrielle passe par une plongée dans les modes de pensée, de vie, de manières de se sentir et d'être, de rapports au monde, recouverts, engloutis, enterrés vivants par une modernité qui se veut triomphante et sans appel. Ce qui porte aussi cette démarche est l'émergence, depuis une vingtaine d'années, d'un important mouvement paysan, tant il est vrai qu'aucune transformation n'est envisageable si elle n'est pas portée par une véritable force sociale.

Ces deux approches supposent une remise en perspective de bien des discours et de bien des actions menées tant par des politiques, que par des entreprises ou des organismes divers. Partir de l'idée que le “développement” est en soi un processus de destruction et que les paysannes et les paysans sont porteurs de valeurs utiles permet un décryptage différent de la réalité. Telle est l'ambition de ce livre : donner

1. John Berger, *La Cocadrille*, Seuil, 1996, p. 225.

des outils pour penser différemment nos sociétés afin, peut-être, de contribuer à les changer.

J'ai choisi de construire ce travail en quatre temps. Le premier est celui des colères, colères que je ressens contre le fait que le système persévère dans ses erreurs. Le deuxième temps dénonce les impostures, les leures, les voies sans issue dans lesquelles on nous engage (ou nous nous engageons). Le troisième propose des ruptures qui se font ou sont à faire pour se dégager du borbier dans lequel nous sommes enfermés. Le dernier temps fait état des dissidences de ceux qui ont d'ores et déjà largué les amarres...

